

UCL

Université
catholique
de Louvain

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication (ESPO)

Ecole des Sciences Politiques et Sociales (PSAD)

Etudier les nostalgies pour comprendre certaines complexités de la vie en contexte urbain contemporain

Mémoire réalisé par

Victoire Michel

Promoteur

Anne-Marie Vuillemenot

Lecteur

Etienne Dalemans

Année académique 2019-2020

Master

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant·es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Je remercie ma promotrice Anne-Marie Vuillemenot.

Je remercie également Etienne Michel et Anne Ruwet pour leur relecture attentive.

TABLE DES MATIERES

Introduction	4
Partie 1: Caractéristiques du contexte urbain dans les travaux qui abordent les nostalgies	7
L'accélération	7
Le changement	8
Le processus de « destruction créative »	9
La ville, une arène nostalgique	10
Partie n°2 : Les nostalgies pour la recherche en sciences humaines.....	14
Les caractéristiques de la nostalgie	14
La nostalgie comme émotion	14
Les vécus nostalgiques comme liés à des environnements matériels et culturels ...	17
Apports de l'étude des nostalgies pour l'étude des contextes urbains	19
Les nostalgies pour comprendre l'expérience que font les citoyens de l'espace et du temps.....	19
Les nostalgies pour étudier les liens entre individus et collectifs dans les villes ...	24
Les nostalgies pour comprendre des questions de légitimité dans l'occupation de l'espace	26
Conclusion	34
Bibliographie.....	36

INTRODUCTION

Mélancholie aux Cinq blocs, pourquoi ne se révoltent-ils pas ?

Voici le titre d'une représentation de la « Brussels Brecht-Eislerkoor », une chorale ayant décidé de monter une pièce au sujet de cinq tours de logements sociaux situées en plein centre de Bruxelles.

Dans cette représentation, le chœur déplore la prochaine démolition de ces tours marquées par l'insalubrité. Un nouveau site mélangeant logements sociaux et logements privés viendra les remplacer. Avec ces travaux, « les habitants devront faire place à un public plus nanti (BBEK, 2019, p. 1) ». Le Brussels Brecht-Eislerkoor se place du « côté des habitants », ces « personnes fragiles qui encaissent les coups et ont peu de marge de manœuvre dans la ville (de Bruxelles) » (Kaai Theater Agenda, 2020). La chorale appelle à un élan de solidarité afin de rejoindre « la lutte universelle pour le droit à la ville » (Kaai Theater Agenda, 2020).

La nostalgie est une émotion que l'on touche du bout des doigts lorsqu'on travaille sur le site de logements sociaux des « Cinq blocs ». On l'effleure et on la pressent sans arriver à en dessiner les contours clairement.

Voici six mois que je travaille dans un projet de cohésion sociale dont les locaux se situent au sein de ces cinq tours de huit étages en plein cœur de Bruxelles. Travailler là-bas m'amène à recevoir des paroles, à observer des habitudes, à être plongée dans la vie d'un quartier.

Ces paroles recueillies sont parfois celles d'un homme installé dans les bâtiments depuis quarante ans se présentant comme « *vrai brusseleer pure souche* » regrettant son quartier du « *bon-vieux temps* » qu'il a vu évoluer depuis les années quatre-vingts. Ce sont parfois celles d'un jeune du quartier ayant peur qu'il n'y ait « *plus que des flamands¹* » après les nouvelles constructions. Ce sont encore celles d'habitants qui déplorent la dégradation des conditions de vie dans ces tours en regrettant d'avoir atterri un jour dans ce site de logements sociaux. Cela passe aussi par les discours nostalgiques des habitants issus de

¹ En *italique*, il s'agit ici de paroles de personnes fréquentées dans le cadre de mon travail, qui m'ont marquées et que j'ai noté dans un carnet, sans but précis à ce moment-là.

l'immigration et de leur rapport à une vie entre voisins qui n'est pas la même « au bled » qu'ici. Les travailleurs des associations présentes aux alentours des tours déplorent aussi le fait qu'il n'y ait « plus personne » dans ce quartier en cours de déménagement.

C'est une véritable superposition de discours et de pratiques nostalgiques qui m'est donnée à observer et à expérimenter sur ce site.

Et si, partir de ces manifestations nostalgiques nous permettait de mieux comprendre cet espace urbain ? Pourrions-nous comprendre comment le quartier des « Cinq blocs » est aujourd'hui investi (ou non), comment il est formé, comment il a évolué, comment il se préserve, comment il est inscrit au sein de la ville de Bruxelles, quels sont les enjeux sous-jacents, comment la cohabitation s'y fait (ou non) entre une multitude d'usagers différents ?

Les nostalgies sont une porte d'entrée de plus en plus fréquente pour les auteurs en sciences sociales. Ils érigent les nostalgies en véritable « catégorie d'analyse » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 18) afin de saisir les complexités des modes de vie citadins aux quatre coins du globe. Ils les mobilisent pour une ethnographie qui se veut sensible.

Pour ce travail de fin d'étude, il ne nous est pas demandé de mettre en place une recherche de terrain et une récolte de données. Cette brève introduction au sujet des « Cinq blocs » n'a pas la prétention de s'en rapprocher mais plutôt de montrer comment notre intérêt pour la thématique de la nostalgie s'est éveillée.

Lors de notre revue de la littérature, nous nous sommes retrouvée confrontée à des chercheurs ayant effectué des terrains dans des régions très diverses du monde et prenant comme axe de recherche des thématiques parfois fortement éloignées les unes des autres.

Nous nous cantonnons dans ce travail à des recherches touchant au monde urbain afin de rassembler ces différents auteurs autour d'un objet.

C'est ainsi que nous commençons ce travail par une mise en discussion des auteurs au sujet des caractéristiques du contexte urbain. Cette première partie a donc pour but de

montrer le lien entre ville et nostalgie. Pour se faire, nous ne proposons pas une définition à proprement parlé de la ville. Nous mettons en avant certains de ses traits et de ses particularités sans aucune prétention à l'exhaustivité. De cette manière, nous réalisons pourquoi il est pertinent de comprendre les complexités des mondes urbains via les nostalgies qu'ils charrient.

La seconde partie de ce travail se concentre sur la notion de nostalgie. Il s'agira ici à l'image de la partie précédente non pas de définir ce qu'est « la nostalgie » mais plutôt de comprendre comment *des nostalgies* étudiées dans des contextes urbains sont mobilisées par des chercheurs en sciences sociales.

Nous voyons ensuite ce que l'étude des nostalgies apportent aux chercheurs en sciences sociales. Elle permet de mieux comprendre les expériences que font les citoyens du temps et de l'espace et d'étudier le rapport entre les individus et les collectivités en contexte urbain. Cette approche par les nostalgies permet également de discuter de la légitimité parfois revendiquée par les usagers dans l'occupation et l'appropriation de l'espace en ville.

PARTIE 1 : CARACTÉRISTIQUES DU CONTEXTE URBAIN DANS LES TRAVAUX QUI ABORDENT LES NOSTALGIES

Il s'agit dans cette partie de décrire les caractéristiques de la ville telles qu'elles sont mises en avant par les auteurs.

La ville est le lieu de différents processus : l'accélération, le changement et le processus de « destruction créative ». Elle est enfin décrite comme une véritable « arène nostalgique ».

L'accélération

La ville semble être un lieu privilégié pour ressentir à différents niveaux, « l'accélération ». A ce propos, David Berliner, membre de l'unité de recherche du centre d'anthropologie culturelle de l'Université Libre de Bruxelles (ULB, Chercheur/chercheuse, s.d.), affirme que l'on peut observer en contexte urbain ce qu'il appelle un « surdosage de nostalgie » en réponse à « l'accélérisme » moderne (Berliner, 2018, p. 11).

Pour mieux comprendre ce phénomène de l'accélération, nous nous penchons sur les commentaires de Bernard Drevon à propos de la théorie de l'accélération sociale d'Hartmut Rosa, sociologue et philosophe allemand.

L'accélération sociale peut être définie selon ses théories par trois dimensions : l'innovation technique, le changement social et le rythme de vie. L'innovation technique, qu'il limite à la production, la communication et le transport, amène une série de conséquences qui ne nous sont pas inconnues : la compression du temps, de l'espace, accompagné de « l'accélération de l'ensemble des comportements économiques » (Rosa & Drevon, 2010, p. 78). Le changement social désigne quant à lui un changement de la société qui affecte tant « la politique, l'art, la science, les relations professionnelles comme la vie domestique et l'éthique » (Rosa & Drevon, 2010, p. 78). Le rythme de vie est lui en proie à un « raccourcissement ou une densification des épisodes d'action » (Rosa & Drevon, 2010, p. 78). Enfin, ces trois dimensions s'autoalimentent dans le sens

où les changements de production entraînent un bouleversement social qui accélère le rythme de vie et requiert ensuite des innovations techniques.

C'est ainsi que Claude Dubar, dans « temps de crise et crise du temps », nous parle des crises économiques, écologiques et politique comme provoquant ce que Katharina Niemeyer nomme un « malaise et un questionnement relatifs à des temporalités qui semblent aller trop vite » (Niemeyer, 2018, p. 9).

Nous l'aurons compris, liée au sentiment d'accélération vécu par l'homme dont la ville se fait le lieu privilégié, il y a aussi la notion de changement.

Le changement

Selon Philippe Gervais-Lambony, professeur de géographie humaine de l'Université de Paris Nanterre (Université Paris Nanterre M.Philippe Gervais-Lambony, s.d.), le changement serait la caractéristique de l'espace urbain (Gervais-Lambony, 2012, p. 8).

Les citoyens sont constamment confrontés aux changements divers de manière cyclique ou irréversible. Philippe Gervais-Lambony pense que la compréhension géographique des changements urbains et des réactions des habitants à ceux-ci, est un enjeu majeur des disciplines géographiques et sociales. Le citoyen va devoir se créer une identité « capable de résister au flux des changements » (Gervais-Lambony, 2012, p. 4).

Il y a lieu de caractériser les changements urbains. En effet, les transformations d'une ville ne se font pas de manière synchrone, une idée que Philippe Gervais-Lambony reprend à l'historien Marcel Roncayolo. Une certaine sélectivité s'opère et à l'échelle d'une ville, les transformations peuvent être concentrées sur des « espaces porteurs, vitrines de la ville » tandis que d'autres restent de côté comme « des arrières boutiques » (Gervais-Lambony, 2012, p. 3).

Carolina Pinto, Philippe Gervais-Lambony, Clément Colin et Shinji Hirai, comparent leurs études de terrain pour une meilleure compréhension des changements parfois brutaux « qu'impose le monde urbain actuel » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 1). Ils concentrent leurs analyses sur les changements des spatialités urbaines.

Ainsi, ils affirment que le changement est la caractéristique majeure du vécu des citoyens. Ces changements peuvent être perçus notamment selon les deux schémas suivants : un citoyen peut vivre le changement en se déplaçant, il peut également vivre le changement de l'environnement qui l'entoure. C'est ce que ces auteurs nomment le changement des « mobiles » et des « immobiles » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 2). L'adaptation au changement est un vécu commun aux citoyens qu'ils soient migrants ou natifs d'une ville.

Nous nous sommes penchée sur la caractéristique du changement lié au contexte urbain. La manière dont les villes évoluent est également liée selon certains auteurs à un « processus de destruction créative » en action.

Le processus de « destruction créative² »

Philippe Gervais-Lambony utilise le terme de « destruction créative » pour décrire la ville de Johannesburg dont il nous parle dans l'article « Nostalgies citadines en Afrique du Sud » (Gervais-Lambony, 2012) auquel nous nous référons .

Ce processus de destruction créative est inhérent au capitalisme. Celui-ci crée des espaces mais ils sont limités dans leur développement et dans leur « bon fonctionnement » par les « inerties spatiales (rigidité des infrastructures, du bâti, etc) » (Gervais-Lambony, 2012, p. 6).

La destruction créative entraîne un processus de déconstruction/reconstruction qui est indispensable selon David Harvey, père de ce concept. Ce que propose ici David Harvey selon Anne Clerval, c'est d'intégrer la dimension géographique aux théories de Marx et ainsi de proposer ce qu'elle nomme un matérialisme historico-géographique (Clerval, 2011, p. 75). En faisant cela, David Harvey insiste sur l'élément clef qu'est l'espace dans la manière dont fonctionne le capitalisme. C'est ainsi que l'auteur décrit les processus de

² Joseph Schumpeter traduit l'expression *creative destruction* par la « destruction créatrice ». Nous avons quant à nous gardé la traduction telle qu'elle apparaît dans les articles de Philippe Gervais-Lambony : « destruction créative » (Le processus de destruction créatrice chez Schumpeter, 2020).

transformation des villes comme « une affaire de mobilisation, de production, d'appropriation et d'absorption d'excédents économiques » (Harvey, 2004, p. 63).

Nous nous appuyons sur la notion de processus de destruction créative telle qu'employée par Philippe Gervais-Lambony pour décrire Johannesburg. Elle permet de comprendre l'évolution des villes et l'accumulation de « marques du passé dans le présent » (Gervais-Lambony, 2012, p. 6).

C'est ainsi que l'auteur nous décrit la *Casbah Road House* comme une enclave laissée « pour un temps hors du temps présent, reliques fragiles de l'espace passé » (Gervais-Lambony, 2012, p. 6). La *Casbah Road House* est un drive-in restaurant dont la construction fut inspirée des années soixante américaines et qui reproduisait le modèle de l'apartheid avec des serveurs noirs et des clients blancs. Puisqu'il est d'un autre temps, le lieu connaît aujourd'hui un autre fonctionnement qui est décrit par l'auteur dans son article.

Pour comprendre le vécu des Johannesburgois, Philippe Gervais-Lambony met en lien ce processus de destruction créative, le modèle sud-africain de l'apartheid, ce qu'il en reste aujourd'hui et l'étude des spatialités en prenant comme porte d'entrée les pratiques et discours nostalgiques observés.

La ville est un lieu phare pour expérimenter le changement, l'accélération sociale et le processus de destruction créative à l'œuvre. Pour conclure cette partie du travail, nous nous attardons sur la notion d'arène, employé par David Berliner pour caractériser la ville.

La ville, une arène nostalgique

Nous nous penchons tout d'abord sur cette idée d'arène, utilisée par David Berliner pour décrire la ville de Luang Prabang au Laos (Berliner, 2018).

Laurent Dartigues consacre tout l'article « La notion d'arène. Intérêts pour la recherche en anthropologie politique » (Dartigues, 2001) à préciser cette notion. Il présente dans cette synthèse, les différents usages du concept d'arène relevés dans la littérature. L'arène

est utilisée selon lui soit comme métaphore pure, soit comme un type d'organisation sociale soit comme un modèle des liens politiques.

Laurent Dartigues cherche à repérer la « fonction de l'arène mais aussi à décrire les groupes et individus concernés, les enjeux et les règles d'interactions propres à cette arène » (Dartigues, 2001, p. 4). C'est dans cette même idée qu'il emprunte ces mots à Jean-Pierre Olivier de Sardan : l'arène, c'est le lieu « où des groupes stratégiques hétérogènes s'affrontent, mus par des intérêts (matériels ou symboliques) plus ou moins compatibles » (de Sardan, 2001, p. 24).

De son côté, Jean-Pierre Chauveau, parle de l'arène comme d'un endroit « autour d'un enjeu, regroupant des acteurs différents et disposant d'un ensemble de règles et de systèmes partagés ». Dans ces conditions, cela peut regrouper une unité sociale comme la famille par exemple aussi bien qu'une « unité physique administrativement définie » (Dartigues, 2001, p. 5) comme la ville par exemple.

Revenons maintenant à David Berliner et à la manière dont il lie la conception d'arène à celle de nostalgie. Dans ses études sur la ville laotienne de Luang Prabang, il observe les rapports des différents acteurs de la ville à la conception du patrimoine et à ses politiques de préservation mises en place par l'UNESCO.

Selon lui, le « trope nostalgique de la culture-en-train-de-disparaître constitue la substance même de ces politiques de préservation » (Berliner, 2018, p. 48). Ces actions patrimoniales contribuent à « ériger de véritables hétérotopies³, des espaces nostalgiques qui « sont définitivement hors du temps » (Berliner, 2018, p. 48).

L'hétérotopie serait selon Emmanuel Nal « de nature à nous faire investir l'espace d'une manière singulière, en lui conférant des rôles et des valeurs qui permettent d'exister » (Nal, 2015, p. 3). L'hétérotopie peut amener à s'émanciper, à s'opposer ou à faire preuve de créativité. Il s'agit par-là de s'approprier un espace, en accord ou en réaction aux « contraintes, sociales ou familiales » (Nal, 2015, p. 4).

David Berliner va étudier ces politiques de préservation et leur échos auprès de différents usagers de Luang Prabang qu'il sépare de la façon suivante : l'UNESCO, ses experts

³ Hétérotopie au sens de Foucault : une localisation physique de l'utopie (Nal, 2015, p. 2)

dépêchés sur place, les expatriés de la ville, les touristes et enfin les habitants. Ainsi, il étudie la ville comme une véritable « arène nostalgique, où la préservation d'un passé se fait désormais charge, mission, et obligation (Berliner, 2018, p. 50) ». Nous explorons les liens entre ces différents acteurs au sein de cette arène dans la dernière partie de ce travail.

De son côté, Philippe Gervais-Lambony va venir étayer cette discussion, non pas pour le contenu de cette arène nostalgique mais plutôt pour ce que représente cette arène en terme de « contenant ». Il n'utilise d'ailleurs pas le mot arène mais plutôt celui d'espace. Il nous a pourtant semblé intéressant de faire dialoguer ces deux auteurs. En effet, Philippe Gervais-Lambony défend l'hypothèse que le sentiment nostalgique en contexte urbain est en partie causé par l'espace autant qu'il est en même temps une « force positive de production » de celui-ci (Gervais-Lambony, 2012, p. 3).

Cette ville, Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine nous invitent à la concevoir comme un lieu où les usagers (habitants, politiciens, concepteurs, promoteurs, etc.) sont amenés, d'une manière plus ou moins directe et avec des poids différents à « investir son imaginaire » (Bochet & Racine, 2002, p. 127).

En effet, « habiter » selon Henri Lefebvre c'est être aussi face à des contraintes. « Habiter », c'est s'approprier un espace qui peut être un lieu de conflit « entre les puissances contraignantes et les forces d'appropriation » mais qui peut aussi se résoudre sur le plan de l'imagination et de l'imaginaire (Nal, 2015, p. 5).

Ces imaginaires investis dans un espace peuvent prendre la forme d'un discours sur le passé de l'espace ou bien sur un passé partagé dans un espace qu'on a quitté. Ces discours nostalgiques participent à leur tour à construire socialement les espaces selon Carolina Pinto, Philippe Gervais-Lambony, Clément Colin et Shinji Hirai (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019).

La ville est un contexte propice à l'émergence de pratiques, de discours et d'émotions nostalgiques. Via ses quatre phénomènes du sentiment d'accélération, du changement vécu, du processus de destruction créative et de l'arène nostalgique, nous voyons comment villes et nostalgies sont liées.

PARTIE N°2 : LES NOSTALGIES POUR LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES

Dans la première partie, nous avons vu comment la ville est décrite par les auteurs comme le lieu privilégié de l'expression de discours et pratiques nostalgiques.

Nous allons présenter dans ce deuxième chapitre comment les auteurs utilisent ces manifestations nostalgiques comme porte d'entrée pour comprendre certaines complexités des réalités en contexte urbain.

Les caractéristiques de la nostalgie

Nous montrons ici comment les nostalgies sont mobilisées par les auteurs en évoquant certains de leurs traits caractéristiques : la première est l'émotion et la seconde est le lien à des environnements matériels et culturels.

La nostalgie comme émotion

David Berliner et Olivia Angé parlent de la nostalgie comme d'un « investissement cognitif, émotionnel et pratique (Berliner & Angé, 2015, p. 5) ». Nous nous attardons ici sur l'aspect émotionnel de la nostalgie et son traitement par les auteurs.

Philippe Gervais-Lambony défend l'utilisation de la nostalgie comme référent émotionnel pour étudier les spatialités urbaines. C'est ainsi qu'il souligne que bien qu'il ne soit pas poète, il lui semble important en tant que chercheur de « pouvoir être ému ». Selon lui, les scientifiques qui se penchent sur l'objet de la ville ont le devoir d'étudier les émotions citadines « pour une meilleure compréhension des spatialités humaines » (Gervais-Lambony, 2012, p. 18) car le sentiment nostalgique joue un rôle tout à fait complexe dans nos compréhensions des contextes urbains.

Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine nous invitent également à se pencher sur l'étude des émotions dans leur article « Connaitre et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse ».

Ils étudient la pertinence de l'emploi d'un référentiel affectif et émotionnel pour comprendre l'urbanisation généralisée de nos sociétés. L'utilisation d'un tel référentiel permet selon eux d'approcher tout ce qui « tisse et trame notre quotidienneté urbaine » (Bochet & Racine, 2002, p. 116). Il peut s'agir par-là de nos rapports à la forme spatiale qu'est la ville mais également aux problèmes sociaux qui s'y inscrivent.

Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine s'appuient entre autre sur les recherches de Michel Maffesoli sur une « autre manière d'être scientifique ». Ils veulent ainsi réinvestir ces éléments de l'affect et de l'émotionnel que l'analyse sociale laisse parfois de côté. Ils parlent de l'émotionnel et de l'affectuel comme n'étant pas uniquement de l'ordre de l'émotif et de l'affect mais bien comme appartenant à une « ambiance spécifique reposant sur les processus de contamination, sur le fait que toute une série de « trames » macroscopiques parfois, microscopiques souvent, constituent le terreau de la vie sociale » (Bochet & Racine, 2002, p. 128).

Les auteurs veulent mettre en avant la « composante psychosociale de notre relation à l'espace urbain » (Bochet & Racine, 2002, p. 118). Ils reprennent dans cette optique les mots de Gustave-Nicolas Fischer pour lequel l'espace n'est plus à définir comme « propriété extérieure qui aurait sa propre substance et ses formes » mais bien comme un « ensemble de matrices au sein desquelles se déroule l'existence concrète des individus ». Selon Fischer, en se focalisant sur les formes émotionnelles que prennent les rapports qu'entretient l'homme à ses différents environnements, on comprend mieux comment ses relations donnent à nos conduites une « structure tout à fait spécifique » (Fischer, 1997).

François Dosse également mobilisé par Jean-Bernard Racine et Béatrice Bochet nous invite aussi à se pencher sur les émotions comme porte d'entrée de nos recherches. Il nous explique que « négliger les composantes émotionnelles de notre relation au monde », c'est comme mettre de côté un ensemble de clés de compréhension de comment les sociétés sont « faites et vécues » (Dosse, 2002).

C'est en se penchant sur l'émotion donc que Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine pensent possible la compréhension des capacités ou incapacités de l'homme à aimer ou à rejeter la ville, c'est-à-dire à façonner l'espace qui l'entoure.

Manuel Boutet lui aussi utilise la nostalgie comme porte d'entrée pour l'ethnographie, dans ses études des mondes en lignes. Pour lui, il s'agit de se focaliser sur l'expérience vécue comme point de départ d'une analyse. L'auteur souligne ainsi toute l'importance de « l'émotion et du souvenir » (Boutet, 2012, p. 11) pour comprendre son objet d'étude. Passer par la nostalgie comme point d'entrée de la compréhension du monde, ici en ligne, c'est aussi l'art « d'assurer la transition du recueil de descriptions de la vie sociale à une réorganisation de ces données descriptives selon des lignes explicatives » pour passer du « comment » au « pourquoi » selon les mots que Manuel Boutet reprend ici à Katz (Katz, 2001, p. 443).

Carolina Pinto, Philippe Gervais-Lambony, Clément Colin et Shinji Hirai se revendiquent également d'un courant de chercheurs prônant « l'analyse des émotions pour comprendre les faits et objets sociaux ». Ainsi, ces auteurs vont proposer de « dégager des pistes de recherche pour tenter de comprendre les nostalgies ». Ces nostalgies seront étudiées comme des émotions senties et exprimées par les citoyens. Ils tentent enfin de « dépasser l'analyse des discours sur le passé pour en comprendre les fondements émotionnels » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 2).

Ces auteurs utilisent la nostalgie comme porte d'entrée pour leurs recherches respectives. Ils considèrent la nostalgie entre autre comme une émotion. Ils revendiquent l'importance d'analyser les émotions pour comprendre les faits sociaux. Ils lient également les nostalgies à un environnement matériel et culturel. Cette seconde caractéristique fait l'objet du point suivant.

Les vécus nostalgiques comme liés à des environnements matériels et culturels

Pour ces auteurs la nostalgie n'est pas qu'une émotion passagère. Qu'elle s'exprime sous forme de discours, de pratiques, d'expression artistique ou autre, la nostalgie est liée à des environnements matériels et culturels.

C'est ainsi donc qu'il ne s'agit pas pour David Berliner et Olivia Angé de définir ce qu'est la nostalgie mais bien plutôt de comprendre comment passer par elle pour approcher les vécus des individus. Comment en tant qu'anthropologues, ils peuvent espérer approcher « les expressions contemporaines multiples de la nostalgie dans divers environnements sociaux et culturels » (Berliner & Angé, 2016, p. 1). Pour mieux cerner cette notion, ils se réfèrent dans cet article à certains auteurs qui les aident à baliser la saisie de cet objet non tangible qu'est la nostalgie.

Ils s'appuient sur les écrits de Kathleen Stewart. Celle-ci insiste sur un point qui nous semble particulièrement pertinent : la nostalgie c'est avant tout une pratique culturelle et pas un contenu donné. On ne peut donc pas définir la nostalgie mais on peut approcher des expressions multiples de la nostalgie, « ses formes, ses significations et effets évoluent, avec le contexte, en fonction de la perspective du locuteur (...) » (Stewart, 1998).

Selon Dominic Boyer, la nostalgie est en effet indexicale et hétéroglossique. Elle fait référence à un ensemble disparates d'affects et d'intérêts. La nostalgie est indexicale car sa signification dépend entièrement des caractéristiques du contexte dans lequel elle est énoncée. Elle est donc hétéroglossique, c'est-à-dire qu'au sein du « seul code linguistique nostalgie coexistent des variétés distinctes » (Universalis, s.d.).

Ainsi, ces différents auteurs s'accordent pour dire que la nostalgie peut être liée à un environnement matériel qui « offre des prises indispensables à l'expression de cet affect » (Berliner & Angé, 2016, p. 8).

C'est d'ailleurs cette idée que David Berliner met en avant dans l'introduction de son livre « Perdre sa culture ». Il nous montre comment au travers de terrains appartenant à des « environnements sociaux et culturels différents » (Berliner, 2018, p. 10) il peut

relever un discours commun basé sur la peur de la perte de la culture et sur le dysfonctionnement de la transmission de celle-ci.

Stefano Baschiera et Elena Caoduro étudient eux les anachronismes et les archaïsmes relevés dans les médias comme des manifestations nostalgiques. Ils qualifient les objets étudiés comme le clavier Qwerty par exemple d'une redécouverte et une revisite des matérialités et de l'esthétique du passé (Baschiera & Caoduro, 2016).

Ainsi, Carolina Pinto, Philippe Gervais-Lambony, Clément Colin et Shinji Hirai expliquent qu'on comprend mieux la nostalgie si on accepte l'idée qu'elle n'est pas uniquement suscitée par des discours. Elle est également construite par « l'expérience matérielle de nos environnements » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 4). De cette manière, le lien à l'espace urbain peut être défini selon Jennifer Kitson et Kevin Mc Hugh comme une « sensibilité urbaine avec des implications éthiques et esthétiques » (Kitson & McHugh, 2015, p. 489).

Nous avons vu dans cette partie deux caractéristiques liées à la nostalgie : l'émotion et le lien à un environnement matériel et culturel. Lorsque ces chercheurs utilisent la nostalgie comme porte d'entrée de leurs études, ils prennent en compte ces deux caractéristiques.

Ils doivent donc pouvoir se laisser émouvoir tout en analysant ces émotions nostalgiques afin d'en faire de véritables clefs de compréhension des faits sociaux, et plus précisément pour notre travail, de la manière dont fonctionne l'environnement urbain.

Les auteurs cités dans cette partie partent du principe que les nostalgies sont liées à des environnements culturels et matériels. Il s'agit pour ceux-ci donc d'observer, d'étudier et d'analyser ces environnements pour comprendre les nostalgies. Ainsi, les nostalgies sont en parties produites par ces espaces (culturels et matériels), et inversement.

Apports de l'étude des nostalgies pour l'étude des contextes urbains

Dans cette partie, nous montrons ce qu'apporte le fait de prendre comme porte d'entrée les nostalgies dans l'étude des villes.

L'étude des manifestations nostalgiques amène les auteurs à explorer l'expérience que font les citoyens du temps et de l'espace. Elle leur permet également d'investir le rapport entre les individus et les collectivités. Enfin, l'étude des nostalgies met en lumière certains phénomènes de revendications de légitimité des citoyens à occuper les espaces urbains.

Les nostalgies pour comprendre l'expérience que font les citoyens de l'espace et du temps

Les nostalgies sont utilisées dans les recherches notamment pour étudier le lien des individus aux différentes dimensions de l'espace et du temps.

Nous comprenons ce lien entre nostalgies et espace et temps notamment avec Svetlana Boym. Selon l'auteur, la nostalgie n'est pas uniquement l'expression d'un désir lié à un espace local précis. Les manifestations sont l'expression d'une nouvelle manière de comprendre le temps et l'espace et ce « qui rend possible la division entre local et universel ». De plus, le fantasme du passé se fait directement en lien avec les besoins du présent et aura un impact sur les réalités du futur (Boym, 2017, p. 8).

C'est ainsi que Stefano Baschiera et Elena Caoduro parlent eux d'une nostalgie qui « renégocie et joue avec le passé dans une perspective ludique » (Baschiera & Caoduro, 2016, p. 6). En fait pour ces deux auteurs lorsque nous parlons de contenus nostalgiques il s'agit plus d'un acte de réconciliation que de réaction ou de tension entre les temporalités du présent, du passé ou du futur. En étudiant les manifestations nostalgiques, on se penche sur de véritables processus qui impliquent une réactivation et une « pratique dynamique d'échange entre le passé, le présent, l'ancien et le nouveau ». (Baschiera & Caoduro, 2016, p. 6)

Les pratiques et discours nostalgiques tentent dans un élan de reconstruction de faire coexister les dimensions temporelles du passé et du présent. Cette action a une vraie valeur en terme « d’opportunités créatives » (Baschiera & Caoduro, 2016, p. 5) pour l’avenir.

David Berliner et Olivia Angé reviennent sur l’histoire du mot nostalgie. C’est selon eux à partir du dix-neuvième siècle que la notion médicale de la nostalgie laisse peu à peu place à « des connotations métaphoriques » (Berliner & Angé, 2016, p. 1). Désormais, deux thèmes principaux se dégagent de la notion : la nostalgie évoque un endroit perdu, un temps révolu ou les deux. Ces deux auteurs vont utiliser la nostalgie afin de comprendre comment les acteurs se « souviennent, oublient et réinterprètent leur passé » (Berliner & Angé, 2016, p. 7).

De plus, la nostalgie est aussi liée aux attentes et aux inquiétudes par rapport à l’avenir et ce au regard d’un passé et d’un présent dans un contexte spatial spécifique. La nostalgie est donc liée à l’espoir et à l’utopie. Elle se situe sur un continuum qui va de la perte à l’espérance.

Cette relation entre le temps et l’espace dans les manifestations nostalgiques est à la base du propos de Carolina Pinto, Philippe Gervais-Lambony, Clément Colin et Shinji Hirai dans leur article sur « Les nostalgies dans la ville contemporaine : pistes de recherche ». Pour eux, l’expérience humaine du temps est spatiale autant que l’expérience de l’espace est temporelle. En effet, un individu va lire l’espace de sa condition présente au regard de ses « espaces passés ou des espaces du passé » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 4).

C’est d’après ces réflexions et en croisant leurs différentes études dans des contextes urbains divers que ces auteurs créent les deux catégories des mobiles et des immobiles.

Pour rappel, les mobiles sont les personnes en situation de migration ayant atterri dans une ville, là où les immobiles sont les personnes nées dans celle-ci. Les deux catégories de citoyens ont en commun l’expérience du changement comme expliqué dans la première partie de ce travail. Face à celui-ci, ils développent des conduites nostalgiques.

Avec ces deux catégories, les auteurs rapprochent l’expérience que font de la ville tant des personnes nées dans celles-ci que des individus en situation de migration. L’étude de

l'appropriation (ou non) des espaces urbains ne se fait désormais plus en séparant ces deux catégories d'individus et permet de faire « converger les travaux sur des groupes sociaux urbains le plus souvent analysés séparément ou décrits comme opposés les uns aux autres ».

Par le biais de l'étude des nostalgies, les auteurs de cet article aimeraient pouvoir se concentrer « sur les mémoires citadines d'un même objet urbain, d'un même lieu, d'une même ville dans une sorte de monographie des nostalgies ». Ainsi, ils n'aborderaient plus l'analyse des objets urbains par groupes sociaux déterminés selon leur âge, leur genre, leur origine, leur arrivée dans le quartier, etc. (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 13).

En plus de permettre une réconciliation entre migrants et autochtones, l'analyse par les nostalgies permet ici une approche « géographique car centrée sur l'espace » en mobilisant les disciplines et les méthodes de la sociologie et de l'anthropologie. Cette approche permet donc également un décloisonnement des disciplines.

Dans ses études des nostalgies citadines en Afrique du Sud, Philippe Gervais-Lambony crée quatre catégories de nostalgies qui sont autant de rapports d'individus aux grandes villes sudafricaines comme Johannesburg, le Cap, Pretoria ou encore Durban. Il y a la nostalgie pré-moderne, la nostalgie moderne, la nostalgie de ce qui n'a pas changé et la nostalgie post-moderne. Il est à noter que si les libellés de ces quatre catégories empruntent une notion temporelle, elles charrient également le rapport à l'espace.

La nostalgie pré-moderne est celle de l'arrachement et de l'exil que nous relierions à la catégorie des mobiles ci-dessus. Cette nostalgie repose sur « la croyance en une identité liée à un territoire donné ». C'est dans ce sens-là qu'elle est pré-moderne selon l'auteur. Cette catégorie peut être invoquée à l'échelle de la migration internationale mais peut l'être également à l'échelle nationale voire intra-urbaine. Il y a beaucoup d'exemples de cette nostalgie pré-moderne en Afrique du Sud due aux grands déplacements de populations induits par le régime de l'apartheid. Pour illustrer cette catégorie, Philippe Gervais-Lambony nous parle du mythe des *locations*. Les *locations* étaient le modèle urbanistique précédent les *townships*. Les *locations* étaient des quartiers ségrégués près des centres-villes dans lesquels les *coloured people* étaient propriétaires. L'auteur recueille les propos de Monsieur P qui lui raconte son déménagement lorsque sa *location* fut rasée.

Après son déménagement, la base de la reconstruction identitaire de Monsieur P dans son nouveau quartier , « fut le regret partagé des anciennes locations ». (Gervais-Lambony, 2012, p. 4). Ici la nostalgie de Monsieur P est liée à un temps et un espace révolus. Cette nostalgie nous permet également de comprendre la norme qui fonde le groupe dans son *township*, c'est-à-dire ce qui nous fait passer d'individu à collectivité. C'est une notion que nous approfondissons plus loin dans le travail.

La nostalgie moderne est la nostalgie de ce que Philippe Gervais-Lambony nomme « la ville et ses fantômes ». Nous pouvons faire un parallèle entre cette catégorie et celle des immobiles. La nostalgie provoquée chez les citadins est causée non par un déplacement mais par le changement de l'environnement dans lequel ils se trouvent. Cette nostalgie est éminemment moderne au vu des changements toujours plus rapides observés dans les villes Sudafricaines qui partagent une histoire, « celle de la course à la modernité » (Gervais-Lambony, 2012, p. 6). L'exemple de la *Casbah House* que nous avons évoqué plus haut est un élément de nostalgie moderne. La *Casbah* est le symbole d'une époque et d'un mode de vie : « celui des classes populaires blanches de l'East Rand des années 1960, mais en même temps d'un modèle de modernité nord-américain » (Gervais-Lambony, 2012, p. 7). La *Casbah* est aujourd'hui un lieu du passé encore ancré dans le présent. Les citadins y « inscrivent leurs pratiques sur la base de représentations et de réminiscences » (Gervais-Lambony, 2012, p. 8).

La nostalgie « de ce qui n'a pas changé » est la nostalgie provoquée non pas par l'exil ou le changement du lieu dans lequel on vit mais bien par le changement de soi. La discordance vécue entre soi-même et le lieu dans lequel on vit provoque de la nostalgie. Ce sentiment joue un rôle moteur dans la production de l'espace selon l'auteur. En effet, l'espace est au cœur des représentations qui créent le sentiment nostalgique. Il peut « pousser à agir sur l'espace soit pour le rapprocher de ce dont on se souvient, soit pour le transformer en fonction de ce que l'on est soi-même devenu » (Gervais-Lambony, 2012, p. 13). En Afrique du Sud comment éprouver de la nostalgie pour un passé marqué par le régime de l'apartheid ? C'est ainsi que l'auteur nous conte le récit de Pauline qui se présente aux élections municipales de sa circonscription d'Ekurhuleni. Elle habite encore la maison héritée de ses parents, dans un quartier qui n'a pas beaucoup changé. Le discours politique de cette habitante est marqué par des références au passé, sous l'apartheid. Ainsi, elle regrette l'époque d'une mobilisation politique forte, de la lutte, celle où tout le monde se connaissait.

La nostalgie des post-modernes est une nouvelle forme de nostalgie vécue selon Philippe Gervais-Lambony. Elle est nouvelle car elle est « liée aux évolutions contemporaines des espaces urbains » (Gervais-Lambony, 2012, p. 14). Il s'agit de la nostalgie imaginée, qui s'appuie sur des réminiscences de temps et d'espaces que l'on n'a pas vécus. Arjun Appadurai la décrit également en parlant de la séparation entre ce qui est de la nostalgie et ce qui appartient à la mémoire. C'est ainsi que les techniques de publicité de masse « apprennent au consommateur à souffrir de la perte de choses qu'il n'a jamais perdues ». Arjun Appadurai parle alors d'une nostalgie « pour ce qui n'a jamais été ». (Gervais-Lambony, 2012, p. 15). Cette nostalgie post-moderne peut également être liée à la distinction à laquelle opère par exemple David Berliner dans ses écrits. Il distingue ce qui est de l'endo-nostalgie, nostalgie pour quelque chose qui a été vécu par la personne de l'exo-nostalgie, au contraire, extérieur à celle-ci (Berliner, 2018, p. 12). Cette nostalgie est observée par Philippe Gervais-Lambony puisque les nostalgies liées à la réminiscence du passé de lutte contre l'apartheid deviennent de moins en moins liées à une expérience vécue par les Sudafricains, au fur et à mesure que les années passent. Pour les plus jeunes, elle se fait nostalgie sans mémoire. L'auteur nous donne une série d'exemple dans son article. Il est possible par exemple depuis 2010 de faire les courses à Valoorus dans l'East Rand, là où l'auteur nous avait décrit le phénomène de *Casbah House*, dans un centre commercial au nom de Chris Hani's crossing, en référence à un leader communiste assassiné non loin de là en 1993 (Gervais-Lambony, 2012, p. 17). Il s'agit pour les jeunes Sudafricains d'aujourd'hui d'aller faire ses courses au centre commercial en se remémorant cet épisode qu'ils n'ont pas vécu.

Loin d'une nostalgie régressive exprimant uniquement la perte d'un passé révolu qui nous manque, ces différents auteurs nous amènent à penser nos relations complexes au temps qui passe et à nos environnements qui changent. Ils nous amènent à penser comment le temps et l'espace provoquent les sentiments nostalgiques et comment nos pratiques, discours et sentiments nostalgiques peuvent à leur tour avoir des implications très concrètes sur nos environnements.

Les nostalgies pour étudier les liens entre individus et collectifs dans les villes

Etudier les manifestations nostalgiques permet en plus d'approcher les différentes strates de l'espace et du temps ensemble, de concilier études des individualités et des collectivités.

Selon Svetlana Boym, c'est d'ailleurs cette relation qui fait la différence entre la nostalgie et la mélancholie. La mélancholie est ainsi liée à des espoirs individuels. La nostalgie quant à elle, est à située au croisement des mémoires et des biographies individuelles et de celles des groupes, des collectifs, des nations, etc (Boym, 2017, p. 8).

David Berliner et Olivia Angé montrent dans leurs articles à quel point les manifestations nostalgiques étudiées ne sont pas uniquement liées à une intimité individuelle et régressive que Svetlana Boym nomme mélancholie. Elles sont au croisement de « l'ordinaire et l'extraordinaire, de l'individuel et du collectif » (Berliner & Angé, 2015, p. 3) en plus du passé et du futur. La nostalgie a un pouvoir de redéfinition du rapport à soi, aux autres et aux collectivités.

Ils vont notamment observer cela dans leur recherche sur l'activité de certains artistes. Ils étudient les travaux d'Amiwan Trumai, un indien d'Amazonie brésilienne. Dans ses toiles, il montre à quel point il est marqué par les transformations que son peuple a subies avec la colonisation. Il peint pour « faire face à la perte et matérialiser le savoir de son peuple ». Ainsi, il ne peint pas que le regret de ce qui a disparu, il peint aussi le lien fort entre « le fait et la norme qui fonde le rapport au groupe » (Berliner & Angé, 2015, p. 2).

Ils mobilisent également les études de Patrizia Ciambelli et Claudine Vassas qui interrogent le travail d'Orhan Pamuk. Ce dernier a créé « le musée de l'innocence » dans la ville d'Istanbul dont le nom s'inspire d'un roman du même titre. Patrizia Ciambelli et Claudine Vassas vont étudier la place qu'ont les objets dans l'espace narratif du roman et dans l'espace muséal. Ils montrent que les manifestations nostalgiques et leurs origines y sont ambivalentes. Elles relèvent des propriétés des objets choisis pour la collection du musée mais aussi de la relation de l'objet avec d'autres objets et des personnes. Ainsi

Orhan Pamuk se déplace dans deux espaces (du roman et du musée) à travers le temps (passé, présent, futur) mettant en dialogue l'individuel et le collectif.

Clément Colin, Philippe Gervais-Lambony, Shinji Hirai et Carolina Pinto constatent également que la nostalgie permet des études à cheval entre espace et temps et entre individu et groupe.

En effet, un individu va s'identifier à un collectif « dans un rapport complexe et permanent avec autrui et la société ». Deux questions émergent alors de ce constat. La première est de comprendre comment la nostalgie émerge du recouvrement mutuel de l'individu et de la collectivité. La seconde est de comprendre « comment cette imbrication induit (et est induite par) un certain rapport à l'espace » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 4).

Dans le monde urbain, nous avons affaire à des discours nostalgiques fondés sur des imaginaires liés au passé. Ces discours participent à construire les espaces de la ville socialement. Ces nostalgies peuvent alors rencontrer les émotions individuelles et provoquer l'adhésion au discours et au collectif ou au contraire, provoquer le rejet s'ils sont en décalage. Ainsi, il existe « des nostalgies individuelles comme collectives, parfois complémentaires, parfois en conflits (...) ». L'étude des nostalgies vécues par les citoyens nous apprend comment ceux-ci vivent « les processus de transformation du monde contemporain ». (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 4).

Ces différents auteurs sont dans une optique de décroisement. Ils étudient ensemble les notions d'espace et de temps, d'individus et de collectivités. Ils rassemblent des groupes parfois étudiés séparément comme les migrants et les natifs d'une ville.

Clément Colin, Philippe Gervais-Lambony, Shinji Hirai et Carolina Pinto proposent une géographie des nostalgies en mobilisant les disciplines de la sociologie et de l'anthropologie. De ce fait, ils créent un pont entre des disciplines se retrouvant rarement autour d'un seul et même objet.

En prenant les manifestations nostalgiques comme porte d'entrée de leurs études, les auteurs peuvent décroiser certaines notions afin de mieux comprendre les modalités d'appropriation ou non, de transformations ou non, des contextes urbains.

Les nostalgies pour comprendre des questions de légitimité dans l'occupation de l'espace

Les questions de légitimité et d'authenticité d'occupation de l'espace sont abordées comme trame de l'article de Clément Colin, Philippe Gervais-Lambony, Shinji Hirai et Carolina Pinto sur les nostalgies dans la ville contemporaine. Ils posent la question des relations dans la ville entre « d'un côté ce qui seraient les habitants « nés et grandis » dans celle-ci et les « nouveaux » habitants, « étrangers » puisque venus de l'extérieur » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 10). Face aux changements constants auxquels les citoyens doivent faire face, des discours nostalgiques s'élèvent de la part des habitants dans les quartiers.

Progressivement se crée un attachement collectif grâce auquel les individus se construisent « un sentiment d'appartenance et de continuité » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 11). La nostalgie des quartiers n'est pas le fait uniquement des anciens habitants. Les auteurs mobilisent ici Fenne M. Pinkster, selon laquelle la distinction sociale au sein d'un quartier ne se fait pas uniquement entre les « nés et grandis » dans le quartier et les autres mais peut également se faire via « la manière de faire quartier ». Ainsi peut se créer une fracture sociale entre « ceux qui respectent et obéissent aux règles de convenance basés sur une relation nostalgique au temps et à l'espace » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 11) et les autres.

Nous allons voir comment ces questions d'authenticité et de légitimité se posent dans des villes au Chili, en Afrique du Sud, en Guinée-Conakry et au Laos par le biais de référentiels nostalgiques.

Dans les villes de Santiago et de Valparaiso au Chili

Clément Colin nous présente ces études de cas dans ces deux villes chiliennes pour montrer comment la nostalgie peut créer un groupe d'identification pour des anciens habitants face « aux nouveaux résidents ou usagers ponctuels de l'espace public du quartier » (Colin, 2017, p. 108).

Il nous présente ses analyses du quartier de Matta Sur dans le centre de Santiago. Un groupe d'habitants se mobilise depuis 2005 pour protéger le quartier de la pression immobilière qu'il subit. Ces habitants développent un discours partagé basé sur une vision commune de « comment c'était avant » (Colin, 2017, p. 109). Ainsi coïncident cette revalorisation nostalgique du passé et la recherche d'une identité commune pour une partie des habitants. Cela amène à la création d'une série de normes sociales qui créent le groupe des anciens habitants du quartier de Matta Sur et qui stigmatisent les autres qui « n'ont pas le même rapport affectif à l'histoire et la mémoire du quartier » (Colin, 2017, p. 109).

Une relation inégale de pouvoir semble se dessiner entre ces habitants vivant dans ce même quartier chilien sur base de l'adhésion ou non au même discours nostalgique.

Clément Colin a également fait une étude de cas dans un quartier à Valparaiso habité principalement par des familles établies là depuis des générations. Il étudie la nostalgie qui surgit dans les conversations du quotidien. Elle lui apparaît alors comme « une ressource pour se distinguer des autres, des nouveaux résidents et autres usagers de cet espace qui ne font pas partie de ces familles » (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 11). Il a ensuite observé les conflits de mémoires nostalgiques entre différents habitants « d'origine » du quartier. Ainsi, le quartier est composé d'espaces nostalgiques « qui se superposent, se croisent et s'entrecroisent, mettant en lumière les relations de pouvoir existant entre populations » vivant dans ce quartier de Valparaiso (Pinto, Hirai, Gervais-Lambony, & Colin, 2019, p. 11).

Dans la circonscription d'Ekurhuleni en Afrique du Sud

Par le biais de ses analyses, Philippe Gervais-Lambony présente une question principale : celle du droit et de la légitimité de l'usage de l'espace urbain. C'est cette question qu'il fait émerger de l'analyse de ses terrains en Afrique du Sud et notamment dans ses entretiens avec Pauline, habitante d'Ekurhuleni dont nous avons déjà évoqué le parcours pour parler de la typologie des nostalgies du même auteur. Nous allons ici

développer un peu plus son parcours de vie afin de mieux comprendre les enjeux auxquels peuvent être exposés les habitants de cette ville sudafricaine.

Nous le disions plus haut, Pauline habite dans la maison qu'elle a héritée de ses parents. Lorsqu'elle se présente aux élections de sa municipalité, elle fait de cet ancrage dans la ville, sa qualité première. Selon ses mots, Pauline est « *a real boksburger* », « née dans l'ancienne location de la ville de Boksburg (Stirtonville), elle appartient à la première vague de peuplement du township de Vosloorus ». Pour renforcer son ancrage, elle raconte sa vie à Philippe Gervais-Lambony en faisant correspondre certains tournants de son parcours à des grands événements politiques sudafricains.

Son discours politique est basé sur une comparaison entre l'aujourd'hui et le hier. Elle regrette le temps « *où tout le monde se connaissait, où il n'y avait pas de crime, pas d'étrangers, l'époque de ses parents, pauvres mais honnêtes* ».

Tous ces éléments amènent Pauline à se définir comme une vraie « autochtone ». De ce fait, son discours et son identité acquièrent plus de légitimité que ceux des nouveaux arrivants. Elle entretient une relation conflictuelle avec les récents arrivants dans la circonscription. Elle ne leur reconnaît la légitimité « ni dans le temps, ni dans l'espace (les deux allant de pair) » pour pouvoir habiter cette localité.

Pauline a une idée de la manière dont le quartier devrait être, identique aux représentations qu'elle a du passé. Pourtant, il ne s'agit pas que d'une manifestation nostalgique régressive : cela a de réel impact sur les plans qu'elle fait pour la circonscription dans le futur. Dans cette optique, elle refuse d'adjoindre de nouveaux sous-quartiers afin de garder la structure ancienne du canton de Vosloorus de sa circonscription. Elle refuse ainsi à ces quartiers qui « restent des poches de pauvreté de bénéficier du changement politique » dont ils auraient besoin. (Gervais-Lambony, 2012, p. 14)

En Guinée-Conakry, entre villes et villages

Ces questions de légitimité et d'authenticité sont très présentes dans les écrits de David Berliner, toujours liées à son axe de travail : la culture.

Il relève un discours commun qui émerge de ses différents terrains, basé sur la peur de la perte de la culture et sur le dysfonctionnement de la transmission de celle-ci. Ces discours nostalgiques, David Berliner les regroupe sous ce qu'il nomme le phénomène de « tout perdre contemporain » et constitue désormais selon lui un thème « mobilisé nostalgiquement par d'innombrables individus et collectifs » (Berliner, 2018, p. 10). Ces « tout-perdre contemporains » sont autant de manifestations nostalgiques qui mettent en jeu des investissements cognitifs et émotionnels multiples dans des tonalités et palettes diverses.

Ce phénomène est à étudier au regard d'un « trio inséparable » (Berliner, 2018, p. 12) comprenant les notions de culture, de patrimoine et d'authenticité. Une question principale se pose dans ses différents terrains. Il s'agit de savoir qui sont les sans-cultures et les sans racines d'aujourd'hui et qui sont ceux qui « sont désignés et par qui comme les perdants culturels » (Berliner, 2018, p. 14) ?

Ces questions se présentent dans ses recherches sur le peuple Bulongic en Guinée-Conakry. Il interroge les anciens villageois qui ont été initiés aux rites Bulongic, les femmes, les jeunes villageois et les jeunes ayant migré dans les villes comme Conakry. La présence d'une culture Bulongic marquée par des rites en lien avec l'esprit de Mossolo Kombo précède la culture Islamique bien encrée aujourd'hui en Guinée-Conakry.

Il a beaucoup entendu lors de ces discussions avec les anciens l'expression suivante : « *nous sommes les derniers Bulongic* ». Il explique que cette phrase doit être comprise dans le cadre de la relation entre les anciens, détenteurs de cette culture pré-islamique et les jeunes. Au fil de ces expériences de terrain, Berliner en arrive à déceler qu'en fait les anciens, avec cette phrase, plutôt que de refuser toute transmission culturelle vers les plus jeunes en se lamentant d'en être les derniers représentants, insistent sur le caractère présent, secret et mystique de la culture Bulongic. En fait, « transmettre quoi que ce soit du passé pré-islamique est désormais vécu comme une perte » (Berliner, 2018, p. 41). Ce n'est pas parce qu'ils ont perdu leur culture que ceux-ci ne parlent pas mais parce qu'en cultivant le silence, ils l'entretiennent et la transmettent dans des relations filiales très intimes ou le silence est le média premier.

D'ailleurs, ce silence est réservé aux hommes. Les femmes quant à elles continuent à chanter et nombre de leurs chants font référence « à la coutume, à Mossolo Kombo, esprit divin dans la tradition Bulongic, aux initiés et à la réclusion initiatique » (Berliner, 2018,

p. 42). Cette capacité à transmettre par la parole et le chant n'est jamais reconnue par les hommes anciens initiés à l'esprit de Mossolo Kombo. Pour les anciens, seuls les aînés du village qui ont passé les rites initiatiques sont des acteurs légitimes de la transmission.

Enfin, Berliner s'intéresse à la catégorie d'acteurs que sont les citadins qui ont quitté les villages et constituent une nouvelle élite urbaine mais « dont l'engagement dans la vie du village est importante » (Berliner, 2018, p. 43). Ces citadins montrent à Berliner une conception du passé bien différente de ce qui lui a été donné de voir au village. Il attribue cela au fait que ces citadins ont été « frottés à certaines idées européennes relatives au patrimoine et à la préservation culturelle, concepts tout droit issus de notre modernité occidentale friande d'authenticité et accumulatrice d'objets » (Berliner, 2018, p. 43). Alors, pour ces jeunes citadins, toute occasion est bonne pour préserver la culture Bulongic et par exemple pour organiser la « vraie danse Bulongic » (Berliner, 2018, p. 43) lors d'un match de football.

Dans ses recherches, Berliner nous montre la superposition des discours nostalgiques sur les manières dont la culture Bulongic devrait être et sur la manière dont celle-ci devrait être transmise. Par la danse ? le chant ? le silence ? la parole ? Berliner préfère parler d'interaction entre les hommes et les femmes, entre les anciens initiés et les jeunes villageois, entre le monde urbain et celui du village : autant de modalités de transmission de la culture et de discours nostalgiques au sujet de la période pré-islamique de Bulongic et ce qu'elle devrait être aujourd'hui, menacée par le « tout-perdre contemporain ».

Les questions d'authenticité de la culture et de légitimité pour transmettre celle-ci a des répercussions sur la manière dont l'espace culturel est investi dans la ville de Conakry.

Dans la ville de Luang Prabang, au Laos

Ces deux thématiques d'authenticité et de légitimité sont également abordées par le même auteur dans ses études au sujet de la ville de Luang Prabang au Laos.

David Berliner tente de comprendre comment les nostalgies qui se rencontrent, s'entrecroisent et parfois se choquent peuvent participer à la construction de la ville de Luang Prabang et la manière dont on y vit.

Pour cela, il nous décrit dans un premier temps ce qu'il appelle le phénomène « d'unescoisation » de la ville. Luang Prabang a en effet été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1995 (Unesco, 2020). Depuis, la ville est ce que David Berliner nomme une arène nostalgique. Selon l'auteur, l'institution de l'UNESCO y joue un rôle considérable sur la « circulation des discours et des pratiques sur la perte culturelle et sur les moyens d'y remédier » (Berliner, 2018, p. 48).

David Berliner observe et analyse les différentes nostalgies qui se vivent chez différents groupes d'acteurs déjà énoncés dans ce travail : l'UNESCO, les experts, les habitants, les touristes et les expatriés. Tous ces acteurs sont amenés à interagir et à se rencontrer au sein de cette ville. Leurs vécus, discours et attitudes nostalgiques participent à construire une nouvelle identité luang prabangienne et une nouvelle forme de citoyenneté en son sein. Elles participent à construire socialement l'espace urbain.

L'UNESCO est l'acteur de ce que l'auteur nomme une nostalgie bureaucratique d'experts qui ne sont pas basés dans la ville même mais à Paris ou à Bangkok. Il s'agit pour eux d'une exo-nostalgie car elle n'est pas basée sur une expérience directe de la ville. Ces experts mettent en avant un discours généraliste sur la perte et sur ce qu'est « la culture-en-train-de-disparaître » à Luang Prabang. Ainsi, l'institution met en place les nécessaires politiques de préservation du patrimoine basée sur la « rhétorique qui porte sur l'irréversibilité de la perte et sur les moyens d'y remédier » (Berliner, 2018, p. 53). Ainsi, dans le rapport de l'UNESCO intitulé « Luang Prabang : a special and fragil place », un architecte du patrimoine déclare : « Luang Prabang perd sa culture. Il n'y a plus de culture ici. Les gens ne savent plus transmettre leur culture » (Berliner, 2018, p. 54). Nous voyons avec ces paroles se dessiner les enjeux de légitimité : qui doit transmettre la culture, qui sait le faire, et que transmettre ?

A la nostalgie de l'UNESCO, se frotte celle des experts qui sont sur place qui vivent un mélange d'endo-nostalgie et d'exo-nostalgie. Ces experts vivent une exo-nostalgie pour une culture qui n'est pas la leur, « pour le passé de ces autres qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils perdent » (Berliner, 2018, p. 75). A celle-ci, se mêle une endo-nostalgie, un ressenti nostalgique très fort pour la disparition d'une ville charmante que ces experts ont connu pour certains parfois depuis dix ans. Ils ont donc vécu les changements de la ville durant cette décennie. C'est ainsi que l'un d'entre eux déclare à David Berliner : « on a quand même réussi à garder quelque chose de plus ou moins authentique ici. Luang

Prabang est plutôt réussie mais c'est une lutte permanente. Moi ici, je suis un mercenaire ! » (Berliner, 2018, pp. 55-56). Ces experts sont des médiateurs très forts pour la mise en patrimoine de la ville. Parallèlement aux experts, les locaux sont parfois de vraies menaces dans la préservation du patrimoine.

A ces deux catégories se rajoute celle des expatriés ayant vécu dans le Luang Prabang du passé mais aussi celle des touristes qui ont un point de vue externe sur la perte d'un passé qui n'est pas le leur. Ainsi nombreux sont les expatriés indignés par l'installation de *guesthouses* dans le centre-ville, nouveau pôle économique pour les habitants.

Un expatrié explique à David Berliner : « j'ai failli me battre hier avec un touriste qui prenait des photos des moines n'importe comment » (Berliner, 2018, p. 58). Les touristes peuvent également se prêter à des élans nostalgiques mais de manière plus passagère et avant de s'adonner à une autre activité touristique. Ainsi, l'auteur nous fait part de sa trouvaille d'un blog dans lequel il est écrit que « la ville (de Luang Prabang) est un peu moins paisible, mais les marchés et un repas copieux à 5000 kips (0.4eu !) nous confirment que le Laos conserve son âme authentique » ou encore de sa discussion avec un groupe de touristes hollandais qui affirment ne pas regretter de visiter la ville maintenant et pas dans dix ans avant que la modernisation ne détruise tout.

Avec ces différents acteurs, se dessine selon l'auteur ce qu'il nomme « les contours transnationaux d'une culture de la perte ».

Enfin, David Berliner nous décrit les « désajustements autour de la perte » via le *Moladok*, le terme laotien pour parler de l'héritage, « quelque chose qui doit être gardé et transmis entre les générations » (Berliner, 2018, p. 62). Ce *Moladok* a en effet pris de nouvelles acceptions depuis que Luang Prabang est désignée patrimoine mondial par l'UNESCO ce qui est parfois vu comment un poids pour certains habitants. En effet, que ces habitants profitent économiquement ou non de la « muséification du centre-ville » (Berliner, 2018, p. 63), qu'ils soient fiers ou non de la « reconnaissance de leur ville à l'échelle mondiale » (Berliner, 2018, p. 63), ils montrent les côtés pesants de « l'unescoïfication » de Luang Prabang. Ils ne peuvent par exemple plus faire ce qu'ils veulent au niveau de l'architecture du bâti, beaucoup expriment un sentiment de contraintes. Pour certains, « le passé c'est le passé, avant c'était bien, maintenant c'est encore mieux » (Berliner, 2018, p. 64).

Ces différentes postures nostalgiques sont loin de se référer à la seule dimension du passé. Cet entremêlement de nostalgies citadines est également « révélateur des relations existantes entre le passé de la ville, le présent et son futur » (Berliner, 2018, p. 76). Elles construisent la ville de Luang Prabang, son centre culturel, la manière dont il va être fréquenté, les bâtiments qui y seront préservés, etc. L'entrée par les nostalgies nous permet de comprendre la manière dont Luang Prabang est investie socialement et culturellement.

En opérant une distinction entre l'endo et l'exo-nostalgie, David Berliner met en avant l'impact de l'UNESCO dans la promotion de la transmission de la culture par le patrimoine matériel.

Avec ces différents exemples nous pouvons voir comment les questions de légitimité et d'authenticité peuvent être intimement liées à des émotions, des discours et des pratiques nostalgiques. Que ces manifestations nostalgiques soient étudiées par l'angle de la culture et de sa transmission, par les relations de pouvoirs entre les différents groupes d'habitants, ou encore via l'étude des discours politiques nostalgiques comme avec Pauline, elles constituent une porte d'entrée pour comprendre comment sont appropriés socialement et culturellement les espaces dans la ville.

CONCLUSION

Dans ce travail, nous avons tenté de montrer la pertinence de passer par l'étude des nostalgies pour mieux comprendre la vie en contexte urbain..

Pour ce faire, nous avons tout d'abord analysé certaines caractéristiques de ce contexte urbain. Nous avons mis les auteurs en discussion autour de quatre de ses attributs : le sentiment d'accélération, les changements vécus en son sein, le processus de « destruction créative » et le concept d'arène nostalgique. De cette manière, nous avons vu comment les villes et les nostalgies sont liées.

Nous nous sommes ensuite attardée à comprendre comment les auteurs mobilisés dans ce travail adoptent les nostalgies comme porte d'entrée pour leurs études. Ils les emploient comme des émotions et comme des vécus liés à des environnements matériels et culturels. Ainsi, ils doivent se laisser émouvoir afin de comprendre comment les espaces urbains peuvent provoquer de la nostalgie chez les citoyens et comment ces nostalgies, à leur tour, façonnent les espaces.

Nous avons vu ensuite que l'exploration des manifestations nostalgiques leur permet d'étudier ensemble l'expérience des citoyens de l'espace et du temps. Par cette porte d'entrée originale, ils peuvent également étudier le lien entre les individus et les collectivités dans les villes.

Enfin, nous avons exposé des questions de légitimité revendiquée par les citoyens dans l'occupation de certains espaces socio-culturels en notamment dans les villes chiliennes de Santiago et Valparaiso, dans la circonscription d'Ekurhuleni en Afrique du Sud, à Conakry en Guinée et à Luang Prabang au Laos.

Ce travail nous a permis de mettre en avant l'intérêt d'étudier les manifestations nostalgiques des citoyens afin de mieux comprendre les complexités de la vie en contexte urbain contemporain.

Ainsi, peut-être nous serait-il possible de mieux comprendre les enjeux socio-culturels liés à la rénovation du site des « Cinq blocs » dont nous parlions en introduction. En analysant les manifestations nostalgiques de ces différents usagers, peut-être pourrions-nous mieux comprendre l'appropriation (ou non) de cet espace urbain.

Un travail nécessaire de stratification sociale et urbaine serait évidemment préalablement nécessaire afin d'étudier ces manifestations nostalgiques auprès d'une population précisée et dans un lieu défini. En effet, comme le dit Marcel Roncayolo, les transformations au sein d'une ville ne se font pas de manière synchrone (Gervais-Lambony, 2012, p. 3). Tous les quartiers de Bruxelles ne sont pas, et de loin, affectés par le changement de la même manière et comme structurant du rapport au monde sur le mode de la nostalgie. Aujourd'hui, la transformation urbaine est par exemple beaucoup plus rapide dans les zones d'anciennes industrialisation comme le long du canal, que dans les quartiers du sud-est de la ville.

Avec un tel travail, nous pourrions alors tenter de saisir les expressions nostalgiques multiples des habitants et des personnes fréquentant les Cinq blocs en vue d'éclairer « les opérations de continuités et de discontinuités » par lesquelles ce quartier de la ville de Bruxelles se transforme et se reproduit (ou non) (Berliner & Angé, 2016, p. 10).

BIBLIOGRAPHIE

Articles

- Baschiera, S., & Caoduro, E. (2016). The New Old: Archaisms and Anachronisms across Media – Editorial . *Alphaville, journal of film and screen media*(12), pp. 1-7. Consulté décembre 2019, sur https://cora.ucc.ie/bitstream/handle/10468/6010/12_0Editorial_BaschieraCaoduro%20issue%2012.pdf?sequence=1
- BBEK, H. B.-E. (2019). Mélancholie aan de/aux 5 blokken/blocs. 1-24. Consulté en mars 2020
- Berliner, D., & Angé, O. (2015). Nostalgie. *Terrain*(65). Consulté en décembre 2019, sur <https://journals.openedition.org/lectures/20332>
- Berliner, D., & Angé, O. (2016). Pourquoi la nostalgie? *terrain anthropologie et sciences humaines*, pp. 4-11. Consulté en novembre 2019 doi:10.4000/terrain.15801
- Bochet, B., & Racine, J.-B. (2002). Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse. *Géocarrefour*, 77(2), pp. 117-132. Consulté en décembre 2019, sur https://www.persee.fr/doc/geoca_1627-4873_2002_num_77_2_1563
- Boutet, M. (2012). Monde en ligne, mondes sensibles. La nostalgie une porte d'entrée pour l'ethnographie. Consulté en décembre 2019, sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01213104/document>
- Boym, S. (2017). Nostlagia and its Discontents 1. *Essays*, 18. Consulté en mars 2020, sur https://s3.amazonaws.com/academia.edu.documents/32042948/nostalgia_and_its_discontents.pdf?response-content-disposition=inline%3B%20filename%3DNostalgia_and_its_discontents.pdf&X-Amz-Algorithm=AWS4-HMAC-SHA256&X-Amz-Credential=ASIATUSB6BAF3IMIMXA%2F20200

- Clerval, A. (2011). David Harley et le matérialisme historico-géographique. *Espaces et sociétés*, 4(147), pp. 173-185. Consulté en avril 2020, sur <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-4-page-173.htm>
- Colin, C. (2017). La nostalgia en la producción urbana: La defensa de barrios en Santiago de Chile. *Revista INVI*, 32(91), pp. 91-111. Consulté en avril 2020, sur https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?pid=S0718-83582017000300091&script=sci_arttext
- Dartigues, L. (2001). La notion d'arène. Intérêts pour la recherche en anthropologie politique. Consulté en avril 2020, sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00634920/document>
- de Sardan, J.-P. (2001). L'enquête socio-anthropologique de terrain: synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants. (lasdel.net, Éd.) Consulté en avril 2020, sur http://www.lasdel.net/images/etudes_et_travaux/L_enqu%C3%AAtes_socio_anthropologique_de_terrain_synth%C3%A8se_méthodologique_et_recommandations_a_usage_des_etudiants.pdf
- Gervais-Lambony, P. (2012). Nostalgies citadines en Afrique du Sud. *Espace Temps.net*, pp. 1-22. Consulté en décembre 2019, sur <https://www.espacestemp.net/articles/nostalgies-citadines-en-afrique-sud/>
- Harvey, D. (2004). L'urbanisation du capital. *Presses Universitaires de France "Actuel Marx"*, 1(35), pp. 41-70. Consulté en mars 2020, sur <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2004-1-page-41.htm>
- Kitson, J., & McHugh, K. (2015). Historic enchantments – materializing nostalgia. *cultural geographies*, 22(3), pp. 487-508 in Pinto, C., Hirai, S., Gervais-Lambony, P., & Colin, C. (2019, Juin). Les nostalgies dans la ville contemporaine: pistes de recherche. (U. 8. Géographie-cités, Éd.) *Cybergeo: European Journal of Geography - Politique, Culture, Représentations*, pp. 1-19.
- Le processus de destruction créatrice chez Schumpeter.* (2020). Consulté en mai 2020, sur Maxicours.com: <https://www.maxicours.com/se/cours/le-processus-de-destruction-creatrice-chez-schumpeter/>

- Nal, E. (2015). Les hétérotopies, enjeux et rôles des espaces autres pour l'éducation et la formation. Lieux collectifs et personnels. *Recherches et éducations*(14), pp. 147-161. Consulté le avril 2020, sur URL : <http://journals.openedition.org/rechercheseducations/2446>
- Niemeyer, K. (2018). Du mal du pays aux nostalgies numériques. Réflexions sur les liens entre nostalgie, nouvelles technologies et médias. *Recherches en communication*, 46(46), pp. 5-16. Consulté en décembre 2020
- Pinto, C., Hirai, S., Gervais-Lambony, P., & Colin, C. (2019, Juin). Les nostalgies dans la ville contemporaine: pistes de recherche. (U. 8. Géographie-cités, Éd.) *Cybergeog: European Journal of Geography - Politique, Culture, Représentations*, pp. 1-19. Consulté en octobre 2019 doi:10.4000/cybergeog.32469
- Rosa, H., & Drevon, B. (2010). Accélération. Une critique sociale du temps. . *Lectures, les livres*, pp. 78-79. Consulté en mars 2020, sur <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2014-3-page-78.htm#>
- Stewart, K. (1998). Nostalgia- a polemic. *Cultural anthropology*, 3(3), pp. 227-241 in Berliner, D., & Angé, O. (2016). Pourquoi la nostalgie? *terrain anthropologie et sciences humaines*, pp. 4-11.

Livres

- Berliner, D. (2018). *Perdre sa culture*. Consulté en décembre 2019
- Dosse, F. (2002). *Land Use in Central Boston*. Boston: Harvard University Press in Bochet, B., & Racine, J.-B. (2002). Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse. *Géocarrefour*, 77(2), pp. 117-132
- Fischer, G.-N. (1997). *Psychologie de l'environnement social*. Paris: Dunod in Bochet, B., & Racine, J.-B. (2002). Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse. *Géocarrefour*, 77(2), pp. 117-132

Katz, J. (2001, décembre). From how to why. On luminous description and causal inference in ethnography (part 1). *Ethnography*, 2(4), pp. 443-473 in Boutet, M. (2012). Monde en ligne, mondes sensibles. La nostalgie une porte d'entrée pour l'ethnographie

Sites web

Kaai Theater Agenda. (2020, janvier). Consulté en mars 2020, sur Kaai Theater: <https://www.kaaitheater.be/fr/agenda/m%C3%A9lancolie-aux-5-blocs-pourquoi-ne-se-r%C3%A9voltent-ils-pas>

ULB, Chercheur/chercheuse. (s.d.). Consulté en avril 2020, sur ULB: https://www2.ulb.ac.be/rech/chercheurs/chercheur_25532.html

Unesco. (2020). Consulté en avril 2020, sur Ville de Luang Prabang: <https://whc.unesco.org/fr/list/479/>

Universalis. (s.d.). sur Hétéroglossie définition : <https://www.universalis.fr/dictionnaire/heteroglossie/>

Université Paris Nanterre M.Phillipe Gervais-Lambony. (s.d.). Consulté en avril 2020, sur Université Paris Nanterre: <https://www.parisnanterre.fr/m-philippe-gervais-lambony--695469.kjsp>



Etudier les nostalgies pour comprendre certaines complexités de la vie en contexte urbain contemporain

Ce travail de fin d'étude cherche à mettre en dialogue des auteurs qui abordent la thématique des nostalgies dans leurs ouvrages. Nous nous restreignons à des terrains en contexte urbain car les villes sont selon nous particulièrement liées à la thématique de la nostalgie. Par ce travail, nous analysons cette porte d'entrée originale et nous voyons ce qu'elle amène à penser dans l'étude des villes : les relations entre l'espace et le temps, les liens entre les individus et les collectivités et des question de revendication de légitimité dans l'occupation des espaces. Ainsi, l'étude des manifestations nostalgiques permet aux auteurs de mieux comprendre la formation ou la préservation d'espaces sociaux dans les villes contemporaines.

Nostalgie- ville- formation- préservation- espaces